

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MARIETAN

Le chemin de la vérité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 116-122

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Le Chemin de la Vérité

« Point d'acte de foi sans Eglise, comme point d'Eglise sans infailibilité » : tel est le résumé d'un livre paru tout récemment et autour duquel la presse fait grand bruit. *Les Lettres à un protestant*<sup>1</sup> de l'abbé Snell du Clergé de Genève sont « le résultat d'un long travail ». Et, disons-le de suite, elles ont un intérêt tout particulier : l'auteur a appartenu, par sa naissance, à la fraction du protestantisme que visent ces *Lettres*. Il sait donc, comme il le déclare « de qui et de quoi » il parle. N'allez pas croire toutefois que l'auteur nous fasse entrer dans « les secrets intimes » de son âme. Non, il ne s'est jamais expliqué « sur la genèse de sa conversion » il ne le fera ni dans ce livre, ni ailleurs. « Nous objectera-t-on, ajoute-t-il, qu'un grand nombre de néophytes font entrer le public dans l'intimité de leur vie et de leurs impressions ? Nous répondrons que les noms de ces néophytes, connus dans le monde intellectuel ou liés aux événements publics, autorisent et même exigent leurs confidences comme des explications solennelles. Mais l'humble hysope ne rappelle en rien le cèdre du Liban ; et c'est assez pour elle d'être placée dans le champ du Seigneur, nourrie par le rayon solaire, humectée par la pluie et la rosée du ciel... »

Pourrait-on, sous une forme plus simple, plus poétique, et je dirais, plus biblique, cacher une origine et un nom pourtant fort connus... Mais n'insistons pas. Laissons l'humble fleur se cacher et remercions l'auteur des *Lettres* de l'exemple de modestie qu'il nous offre : cet effacement témoigne d'autant plus de la pureté d'intention qui a présidé à la composition de ce beau livre et fournit une nouvelle preuve en faveur de la sublimité d'une religion capable de produire de si nobles désintéressements.

Ces *Lettres* sont adressées à un protestant qui se réclame du christianisme positif. Le protestantisme orthodoxe, contrairement au protestantisme libéral-rationaliste « conserve la notion de la foi avec le sens qu'y attache l'Eglise catholique. » Mais si l'entente existe quant à l'objectivité de l'acte de foi, il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit de déterminer le contenu de cet acte de foi. Dès lors « le grand point est de savoir si le contenu de l'acte de foi se trouve dans le catholicisme romain ou dans le protestantisme orthodoxe. » En d'autres termes : puisque le catholicisme a son principe fondamental dans l'autorité, le protestantisme, dans le jugement individuel et « que ce principe est la cause déterminante de l'acte de foi » la question peut se poser ainsi : « *l'acte de foi dépend-il du jugement individuel ou d'une autorité infaillible ?* »

Tout est là. « Dieu a-t-il renfermé le christianisme dans la lettre, et vous a-t-il chargé d'interpréter cette lettre ? Vous n'aurez plus qu'à vous livrer aux études ; vous raisonnerez, vous déciderez, vous trouverez la mesure de votre foi dans celle de votre sens privé, et vous serez protestant. Au contraire, a-t-il établi une société doctrinale qui continue sa mission ? A-t-il répandu sur elle les dons de son esprit, et l'a-t-il pourvue d'un ministère de vie et de grâce ? Vous abaisserez votre orgueil, vous immolerez vos lumières à l'enseignement traditionnel, et vous serez des catholiques ? (1<sup>re</sup> lettre)

Donc le protestant et le catholique feront un acte de foi. Mais encore faut-il s'entendre sur les qualités que doit avoir cet acte de foi : il doit être objectivement et subjectivement certain, indéfectible, c'est-à-dire identique à lui-même et intégral. Or l'Eglise catholique seule « nous met en possession de cet acte de foi. D'où il suit que les adeptes du christianisme séparé sont dans une voie dangereuse, et la doivent abandonner ». (2<sup>me</sup> lettre).

Le protestantisme, en effet, ne saurait fournir les éléments

nécessaires à l'acte de foi. Il propose — mais ne peut imposer — « l'écriture comme la parole de Dieu est l'unique règle de foi. » Il ne peut pas davantage déterminer les livres dont se compose le Canon des Écritures. Dès lors que devra faire le fidèle ? Aura-t-il un moyen de reconnaître l'authenticité des livres saints ? Aucune des preuves tirées de la langue hébraïque, de l'historien Josèphe, de la Bible, du canon d'Esdras, des écrits patristiques ne sauraient lui apprendre le nombre exact des livres canoniques.

Supposez même la difficulté résolue, reste à établir l'inspiration de l'Écriture, l'acte de foi n'étant possible qu'à cette condition. Or, comment le fidèle acquerra-t-il la certitude que les écrits des évangélistes, par exemple, « sont le souffle sensible de Dieu et l'expression de son verbe ? » Force lui sera de recourir à des preuves internes : le témoignage humain, même celui des pseudo-réformateurs ne pouvant suffire, celui du Saint-Esprit est absolument nécessaire. Mais le Saint-Esprit a-t-il deux langages ? Cependant « tout le monde sait que Luther a rejeté l'Épître aux Hébreux, celles de Saint Jacques, de Saint Jude et l'Apocalypse, au lieu que Calvin les a regardées comme inspirées » Que dire « de la persuasion intérieure du Saint-Esprit » dont parle Calvin dans son *Institution chrétienne* ? N'introduit-elle pas un dangereux subjectivisme, étant donné, de l'aveu même de protestants, que « l'impression reçue de la lecture des livres saints diffère quelquefois très notablement d'une sphère ou d'une personne à l'autre. <sup>1</sup> »

Quand le fidèle pourra-t-il affirmer qu'il a « entendu cette voix intérieure » ? et s'il l'a entendue, comment a-t-il « pu la reconnaître pour celle du Saint-Esprit, avec une certitude d'intuition » ?

Les preuves *historiques, intrinsèques et expérimentales* dont parlent les théologiens modernes ne réussiront pas

<sup>1</sup> M. Reuss, « Histoire du canon des Saintes Écritures dans l'Église chrétienne », p. 324, cité par l'abbé Snell.

davantage à convaincre le protestant orthodoxe du *caractère* divin de la Bible. (3<sup>e</sup> Lettre).

Supposons encore — ce qui est impossible — que les protestants dont nous parlons, arrivent à la conviction « que le texte a été tracé sous l'inspiration du souffle de Dieu » : Qui garantira de l'exactitude de la version, le travail du traducteur « placé en présence de pages obscures et très difficiles à rendre... étant susceptibles de plus d'une critique. »? « Une version, à tous égards parfaite, déclare le ministre Segond, est chose qui dépasse les forces humaines, individuelles ou collectives. » Dès lors obligation pour le fidèle d'apprendre l'hébreux et le grec afin de remonter aux sources. Mais ici nouvelle difficulté: il ne trouve aucun texte autographe. En posséda-t-il un que la difficulté serait encore immense. Le fidèle devrait chercher lui-même le sens de l'Écriture et par conséquent faire abstraction de ses sentiments antérieurs, de ses préjugés,... de son tempérament, de ses inclinations et de ses tendances, de sorte qu'il puisse concevoir les propres pensées du Saint-Esprit.

La théologie du fidèle ne sera donc pas la Révélation, mais le fruit de son activité intellectuelle, s'exerçant sur la Révélation. Il ressort de là « que l'infailibilité de l'Écriture n'est rien sans celle de l'interprétation » Les théologiens du protestantisme orthodoxe ont vu la difficulté : « Ils ont eu recours à deux méthodes. L'une n'admet qu'un moyen d'ordre purement humain, savoir la confrontation des textes ; l'autre suppose une opération surnaturelle du Saint-Esprit. » Ces méthodes sont insuffisantes. La première suppose ce qui est en question, outre quelle est inaccessible aux simples fidèles. La seconde est illusoire, nous l'avons vu déjà.

Comment se fait-il cependant que « toutes les difficultés qui sont à la charge du protestant disparaissent et s'évanouissent dans la pratique » ?

Par quel miracle arrive-t-il donc que le plus simple

fidèle croie, avec une entière certitude, que la Bible est la parole de Dieu et arrive même à un acte de foi ? »

Ecoutez l'explication sans frayeur si vous le pouvez. L'orthodoxie protestante, étant réduite à l'extrémité, tombe dans une contradiction monstrueuse — il faut dire le mot — et qui n'a son analogue dans aucun système. Loin de laisser l'individu tête à tête avec la Bible, sans société et sans tradition, elle établit une société intellectuelle et directrice... qui se donne la mission d'enseigner l'individu. C'est dire qu'elle abjure son dogme fondamental et redevient catholique. (4<sup>me</sup> lettre) L'auteur va plus loin et montre que « *ce qui sauve le protestantisme c'est son catholicisme* » Toute cette lettre cinquième serait à citer. Depuis les novateurs du XVI<sup>me</sup> siècle jusqu'aux pasteurs d'aujourd'hui, tous les orthodoxes reconnaissent la nécessité absolue d'une autorité. « Les fidèles suivent par habitude la voie traditionnelle, sous la conduite des ministres ; ceux-ci s'appuient sur l'autorité des docteurs qui occupent les chaires de théologie ; enfin les docteurs eux-mêmes modifient ou corrigent leur manière de voir, toutes les fois que le témoignage d'autrui leur suggère des aperçus nouveaux. *Partout le libre examen fléchit devant l'autorité et un acte de foi purement individuel est une fiction* » De la nécessité d'une autorité religieuse, l'auteur conclut par une logique serrée à la nécessité d'une autorité infaillible. Voici le dilemne qu'il pose. *Affirmez-vous que votre corps pastoral est infaillible ? Il n'y a plus de libre examen. Le regardez-vous comme faillible ? Il n'y a plus de corps pastoral.* En effet, l'infaillibilité rentre dans le concept de l'autorité religieuse : et la raison en est claire, puisqu'une Eglise ne peut exiger une adhésion à sa doctrine qu'autant qu'elle est en possession de la vérité....

Or vous ne trouverez pas, dans le protestantisme, le point de jonction des deux termes. Il a une autorité enseignante... mais cette autorité se déclarant sujette à l'erreur, elle

signe de sa main son arrêt de mort, car enfin vous ne sauriez aller à elle comme un disciple. » De là les défiances que laissent apercevoir certains protestants à l'égard de leurs pasteurs qui poussent les hauts cris : en preuve la brochure que vient de publier le pasteur Veinié : *L'Eglise de Genève a-t-elle fait son temps ?* Les simples fidèles n'en sont pas là, il est vrai : « ils marchent dans la voie ouverte par l'autorité et jamais ils ne laisseront entrer dans leur esprit l'idée que l'enseignement des ministres réclame un contrôle de la part des ouailles. »

Cet instinct secret confirme encore la conclusion déjà tirée plus haut : *Pas d'autorité religieuse sans infaillibilité.* » Or, où la trouvons-nous cette infaillibilité ? Dans l'Eglise catholique. Qu'est-ce que l'infaillibilité ? quel est son objet, c'est-à-dire, qu'elles sont les matières dans lesquelles l'Eglise est infaillible ? quel est le sujet ou quelles sont les personnes dépositaires de cette infaillibilité ? telles sont les thèses qu'étudie l'auteur dans la 7<sup>me</sup>, 8<sup>me</sup> et 9<sup>me</sup> lettre. Nous n'insistons pas sur ces points. Nos lecteurs connaissent la doctrine catholique relativement à ces questions.

Arrivé au point « où les idées s'étant successivement fait jour, la bonne toi n'a plus qu'à résumer le débat et à le juger, » l'auteur des *Lettres* conjure le protestant auquel il s'adresse de ne point retenir « la vérité captive dans l'injustice »... de mettre « une unité harmonieuse et parfaite entre sa conviction et sa vie », en un mot, de se convertir, puisque c'est " dans cette rencontre réciproque que consiste la conversion. "

Cette démarche suprême n'ira pas sans douleur et sans brisement de cœur. Que d'objections à réfuter ! Que d'obstacles à surmonter ! Que de considérations terrestres à faire taire ! . . . Mais le Sauveur a dit : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Du reste, " le Seigneur vous soutiendra à travers ces voix crucifiantes...

Il sera plus père que tous les pères, plus Mère que toutes les mères, plus ami que tous les amis, et son amour coulera dans votre âme comme un fleuve de lumière et d'onction... Vous saisirez la totale réalité du christianisme dans la plus douce, la plus forte et la plus généreuse des étreintes ; vous ne comprendrez plus comment vous n'aviez pas compris. »

Dans la dernière lettre d'une psychologie si fine, l'abbé Snell laisse entrevoir les étapes qu'il a parcourues lui-même pour arriver à la foi catholique. Ces pages réellement vécues respirent un parfum de charité qui sera, croyons-nous, une des principales causes du succès de ce beau livre. On y sent l'amour d'un saint Paul pour ses frères. Nous ne doutons pas que l'auteur n'ait, un jour, la consolation qu'il souhaite d'embrasser comme ses frères ou plutôt comme ses fils bien-aimés, ceux qu'il aura, à l'exemple du grand Apôtre, engendrés à la foi de Jésus-Christ. Son livre possède toutes les qualités voulues pour préparer une âme de bonne foi à recevoir la grâce de la conversion : netteté et clarté dans l'exposé du débat, argumentation serrée dans la discussion, grande courtoisie dans la manière de procéder, onction suave dans les accents de ce cœur converti. Ajoutez à cela une forme littéraire qui se maintient pure et noble, de la première page à la dernière, empruntant à l'Écriture sainte ses plus belles figures. C'est dire que ce livre, qui n'est pas loin d'être parfait, restera comme un modèle du genre.

D<sup>r</sup> Joseph MARIÉTAN

<sup>1</sup> « Lettres à un protestant » par l'abbé Snell du clergé de Genève, avec une préface de S. E. le cardinal Perraud, de l'Académie française. — Editeur, Téqui, Paris, 2 fr. En vente chez Garin et Trembley, Genève,